

HISTOIRE D'UNE CHASSE

Réserve des Indiens Apaches, 150 milles
au sud de Tucson.

Territoire de l'Arizona,

27 Juin 1886.

(Suite)

Je montais un superbe mustang, à l'œil plein de feu, que je parvins à mettre à ma main qu'après trois jours d'équitation; et qui, plus d'une fois, fut prêt de me désarçonner, n'eût été la selle indienne où j'étais assis, espèce de fauteuil très facile à tenir. J'étais armé d'un long "rifle Indian" d'une remarquable précision, d'une paire de pistolets à six coups, et d'un large "Bouvié Knive" d'excellente trempe, et tranchant comme un rasoir. Le chef portait une carabine à répétition, un arc, des flèches et un bon couteau; tous nos compagnons au nombre de 12, étaient armés comme lui.

Nous partimes donc, le 25 Mai au milieu de la nuit, n'ayant pour tout bagage, que nos armes, nos munitions, et nos tentes; nos provisions de bouche consistaient en gibier de toute sorte que nous devions rencontrer. Dès le second jour de notre marche, Wha-psi-ha, un de nos hommes, trouva quelques pistes qui lui firent juger qu'un ours avait passé la sept ou huit heures auparavant. Le troisième jour, les traces nous apparaissent encore plus fraîches, et le quatrième jour enfin nous pûmes apercevoir, se mouvant près d'un bouquet d'arbres, une énorme masse grise. C'était un "grizzly," au milieu de quelques roches, et un monstrueux autant que fort, à en juger par les apparences. Rabota alors, nous fit mettre pied à terre il y eut un entretien de sauvages, espèce de conseil avant la bataille, d'où le Visage Pâle fut exclu, comme inhabile; mais bientôt, Rabota, comme pour me consoler, me nomma chef de l'une des deux bandes qu'il venait de former; il commandait l'autre; je devais il est vrai, me soumettre, quant au plan d'attaque, à Wha-psi-ha, l'intelligent dépitEUR: à part cela, je commandais..... et l'adresse, (sans fusil) que j'avais montré comme tireur, me donnait véritablement sur mes six apaches, un certain ascendant. Bref, on résolut de différer l'attaque au lendemain, si notre gibier voulait bien nous attendre..... nous réservant bien entendu, de le faire surveiller durant la nuit; - car pour l'instant, il se faisait déjà tard: Le matin, il n'avait pas bougé..... Voici quel était, dans sa simplicité toute primitive, le plan de mon ami le chef: à un

signal donné, je devais, sans tambour ni trompette, aller avec ma bande cerner l'ours, et nous devions décharger sur lui nos armes, en le visant aux yeux seulement alors le chef et sa bande, nous succédaient dans la même besogne, et puis, si la bête s'entêtait à vivre encore..... nous recommencions tout simplement la même manœuvre. Depuis le matin cependant, que nous préparions, notre attaque, le ciel se couvrait de gros nuages sombres, et tout nous faisait prévoir une violente tempête. Toute l'étendue de la prairie, était couverte d'un foin sec, brûlant sous un soleil ardent; dans un rayon de plusieurs milles, nous n'apercevions qu'un paysage d'une monotonie désespérante, c'était le calme qui précède l'ouragan. Tout préparatif étant terminé, nous allions marcher contre notre ours, lorsqu'un de nos sauvages se jette à terre, colle l'oreille comme pour écouter, et nous porte à en faire autant; alors il nous semble entendre comme un tonnerre lointain, mais dont le bruit approchait de plus en plus. Au bout de quelques instants, nous ne pûmes plus douter: c'était un immense troupeau de bisons que nous vîmes bientôt apparaître à l'horizon. Décampé par aussitôt et s'enfuire à fond de train dans toutes les directions, pour échapper à cette avalanche de chair vive, tel fut le parti que nous adoptâmes. Traversant au grand galop de mon cheval, le bosquet où se trouvait notre ours, je ne pus résister à l'envie de lui servir quelques dragées en passant; je tirais presque sans viser, mais je n'eus pas le loisir d'en voir le résultat. Au même instant, un éclair sillonna la nue, suivi d'un formidable coup de tonnerre, et mon cheval pris d'une terreur soudaine, m'emporta avec une rapidité telle, que j'avais peine à me tenir en selle. Mais comme je le constatai plus tard, mon coup avait bien porté; la balle ayant pénétré dans la gueule du monstre, lui avait brisé la mâchoire. Cependant, du bouquet d'arbres tout en feu, l'incendie eut bientôt gagné la prairie, qui n'offrit alors aux regards, qu'un immense et ardent foyer, se propagant avec une rapidité effrayante dans les herbes desséchées depuis longtemps. Longtemps, mon cheval m'emporta dans sa course furibonde, longtemps, j'entendis les mugissements des lions effarés, le crépitement des flammes qui semblaient me pour suivre, les whoofs gutturaux des Indiens, puis je n'entendis plus rien et mon cheval courut toujours, effrayé et sans but.

FREDERIC.

(A suivre.)